

Sur l'étymologie de <yhwh>

Michel NICOLAS

De *ya(h)* à *ya(h)w(h)*

Si, comme le supposent certains, c'est le verbe être à la troisième personne du masculin singulier, à l'inaccompli, au sens de « il est » ou « celui qui est », c'est-à-dire : qui est éternel et omniprésent..., il serait le seul nom de divinité nord-sémitique rendu par un verbe¹. Mais le verbe être en hébreu à la troisième personne du masculin singulier de l'inaccompli, est *yihyēh* (accompli *hayāh*) ; en araméen, il est *yihwē* (à l'accompli *hwā*). Ni l'un ni l'autre ne correspond à la vocalisation massorétique qui est *yehwah*. S'il y a d'autres accentuations que celle établie par les Massorètes, il est tout de même sûr que celle-ci repose sur une en usage et qui serait la plus usitée, et comme tel, elle ne peut être l'inaccompli du verbe être ni en hébreu ni en araméen. Et, il n'est pas sûr que les Massorètes voulaient reproduire le préfixe du verbe à la 3^e personne du masculin singulier de l'inaccompli, ou l'en rapprocher, quoique leur vocalisation soit hypothétique². Par

¹ On trouve dans le sud-sémitique, précisément entre les divinités arabes, de rares noms de dieux sous forme d'un verbe, comme *Yagūl*, « il porte secours ».

² Au sujet de la vocalisation massorétique de ce nom, voici la précision d'une nouvelle édition de la Bible de Jérusalem : « Les voyelles placées tardivement par les Massorètes sont celles du mot *adōnāi* ». « La vocalisation Yahvé (entendre *Yehwah* du texte hébraïque de la massorète) est une reconstitution hypothétique d'un nom dont la prononciation réelle n'était plus connue. Il en va de même de la vocalisation « Jéhovah » plus proche de celle d'*Adōnāi* mais qui ne correspond pas mieux à la forme primitive », Paris : Éd. du Cerf, 2000, 14. Je partage l'opinion selon laquelle la prononciation initiale n'était plus connue, mais pas celle qui fait que les Massorètes ont donné la même vocalisation que celle de *adōnāi*. La diphtongue /ai/ peut être rendue également par /ay/. Si c'était cette vocalisation qu'ils voulaient donner à <yhwh>, ils l'auraient vocalisé *yahowāi* et non pas *yehwah*. Le rapprochement entre la vocalisation des deux noms est fantaisiste et ne repose sur rien de convaincant, voir *infra*.

ailleurs, les autres accentuations non plus n'appuient pas, comme nous le verrons, la thèse qui en fait un verbe.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je dois signaler un fait phonétique qui concerne toutes les étapes de cet exposé. Il est certain que le /h/ (omniprésent dans ce thème) est une consonne si faible qu'il n'est pas possible toujours de l'empêcher de devenir ou d'être voyelle raison pour laquelle, comme nous le verrons, il est parfois « l'équivalent » d'un alif remplaçant celui-ci dans la graphie et avant elle dans la prononciation, voire dans la langue elle-même. En outre, la frontière entre /h/ aspiré et /h/ non aspiré (muet) est très flottante, arbitraire, voire inexistante parfois. Si en finale le /h/ est davantage voyelle que consonne, cela n'assure point qu'au début il est strictement consonne, encore moins au milieu.

L'explication de *ʰyh*, terme apparu dans Exode III, 14, par « je suis », je pense qu'elle cherche à donner un sens à un nom propre obscur. Mais cette « étymologie » n'est pas plus correcte que la majorité des « étymologies » bibliques, comme celle d'Israël par « celui qui lutte avec El », celle de Babel par « la confusion des langues » et celle de Moab par « du père » car il s'agit, selon le texte, du nom d'un enfant né de l'accouplement entre une fille et son père, et tant d'autres risibles, « appuyées » toutes par une anecdote forgée pour l'interprétation d'un nom. Nous reviendrons plus loin sur *ʰyh* d'Exode. En outre, on considère *yah* et *yaho*, *yô* et *yehô* qui figurent surtout dans les noms composés théophores de personnes comme « abréviations » du tétragramme <*yhw*>. Or, nous verrons que ces formes courtes sont plus anciennes que le tétragramme sous sa forme connue, quoiqu'elles se rattachent à une même origine que celui-ci. Le nom apparaît dans le nord-ouest sémitique sous forme de <*yw*> ; et à Ougarit, il est fils du

dieu 'Ī'Ēl³. De même, dans Ps. LXXXIX, 7, la forme du pluriel 'Ī'Ēlīm que l'ont assimilé dans toutes les traductions de la Bible, à 'Ī'Ēl, présente Yahvé comme étant l'un de ses fils (mais le meilleur d'entre eux) : « qui d'entre les fils de 'Ī'Ēlīm s'égale à Yahvé ? ». Et, je pense, par ailleurs, que /y/ a donné la forme /ym/ qui désigne le dieu de la mer, comme nous le verrons.

Cette interférence entre /m/ et /w/ fait partie d'une interférence entre labiales, la /b/ comprise. En araméen, *šūrwayna* et *šūrbayna*⁴ désignent « le cyprès » et viennent de l'akkadien *šūrmē/īnu* qui vient du sumérien ŠUR.MĪN. La labiale /b/ change en la labiale semi-voyelle /w/ dans le syriaque dit oriental, très souvent, quand elle n'est pas située en initiale : *sabra*, « espoir », se prononce [sawra], *tāba*, « bon », se prononce [tāwa] ; parfois aussi la labiale /p/f/ comme dans *nap/fša* « âme » et *sap/fsēra*, « épée », qui se prononcent [nawša] et [sawsēra]. Dans l'hébreu tardif, la labiale /b/ quand elle n'est pas en initiale, se change en la labiale vélaire /v/ comme *tōb*, « bon » et *āb*, « père », se prononcent [tōv] et [āv]. Les Samaritains prononcent tantôt [b] tantôt [v] le /w/ de <*yhw*>⁵. Bien que dans l'ougaritique lui-même il n'y ait pas d'interférence entre /w/ et /m/, il a dû y avoir une influence est-sémitique, akkadienne éventuellement, via un intermédiaire ou non, où telle interférence est connue à une époque déjà très ancienne. Avec la labiale /m/, quant à l'objet de notre étude, nous avons l'akkadien *ūmu*, « tempête » et dieu de la tempête⁶, en cananéen, amorite, ougaritique et hébreu *yam*, en

³ René Dussaud, *Les religions des Hittites et des Hourrites & des Phéniciens et des Syriens*, Paris : PUF, 1945, 367 ; René Labat, André Caquot, Maurice Sznycer, Maurice Vieyra, *Les religions du Proche-Orient asiatique*, Paris : Fayard / Denoël, 1970, 443, n. 6 ; 444, n. 1.

⁴ Autres formes en araméen : *šūrbāna*, *šūrbīna* d'où vient l'arabe *ša/irbīn*.

⁵ Yahva et Yahba, voir *infra*.

⁶ Il renvoie, par ailleurs, à un lion mythique et traduit le sumérien UD. Il n'est pas exclu que le terme akkadien soit d'origine ouest-sémitique.

araméen *yam(m)a* et en arabe *yamm* au sens de « mer », et en nord-ouest sémitique dieu de la mer aussi. En rapprocher le nom féminin arabe *āma(t)* aux sens de « pluie, herbe, végétation, récolte abondante ». Le dieu mésopotamien Šamaš se trouve dans des inscriptions araméennes <šwš>⁷ et en ougaritique <špš>⁸ ; une hypostase du dieu Hadad⁹ du nom de Wer se nomme tardivement Mer¹⁰ ; le mot akkadien *amāru*, « pile de briques », figure dans l'araméen du Talmud de Babylone *awāra*, et le mot *amurru*, « ouest », figure dans ce même Talmud sous la forme *awurya*. Dans l'akkadien lui-même, *awīlu*, « homme », et « homme d'un certain rang », devient *amīlu* et *amēlu* ; *awātu*, « mot, parole, affaire » devient *amātu* ; l'akkadien *ḫimētu*, « beurre », est en syriaque *ḫēwta*. Le mois babylonien *simānu*, « mai-juin », donne en hébreu via l'araméen *sīwān*, et le mois *kislīmu* et *kisilīmu*, « novembre-décembre », *kislēw*. La transformation voyelle /w-m/ mais aussi voyelle /h/ est illustrée en sémitique dans le mot *p/fū*, « bouche », qui devient en hébreu *p/feh* et en arabe *fam*¹¹. En syriaque, sont associées voyelle /w/ et labiale /m/ (contrairement à l'arabe *fam*, le /m/ n'a pas éliminé le /w/) : *p/fūma*. Dans l'araméen biblique Dan. VI, 18, quoique la voyelle entre /p/f/ et /m/ ne figure pas dans l'écriture, il est certain

⁷ Mark Lidzbarski, *Altaramäische Urkunden aus Assur*, Leipzig : J.C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1921, 8, 10, 14, 15 ; André Dupont-Sommer, « L'ostracon araméen d'Assur », in *Syria*, n° 24, Paris, 1944-45, 34, 48, 52 ; J. J. Koopmans, *Aramäische Chrestomathie*, 2 vol., Leiden : Nederlands Instituut Voor Het Nabije Oosten, 1962. II, 87, 152, 153.

⁸ Voir les textes ougaritiques.

⁹ Édouard Dhorme, « Les avatars du dieu Dagon », in *Revue de l'histoire des religions*, t. 138, n° 2, Paris, 1950, 139 ; voir aussi René Dussaud, *op. cit.*, 41.

¹⁰ Voir Jean-Marie Durand, *Les documents épistolaires du palais de Mari*, Paris : Le Cerf, 1997-, I, 41. Dans l'épopée de Gilgamesh, ce dieu est le maître de « la forêt des cèdres » dont il a confié la garde à une créature du nom de Ḫumbaba, voir René Labat *et al.*, *Les religions du Proche Orient asiatique*, *op. cit.*, 164.

¹¹ La forme archaïque /fw/ est maintenue en arabe mais avec un emploi exclusif : suivie d'un complément de nom pronom-suffixe, ex. *fūhu* (masc.), « sa bouche »

qu'elle existe comme l'indique la vocalisation de la /p/f/ par /ō/¹², et que la prononciation du terme était la même qu'en syriaque.

Dans un fragment d'un poème ougaritique à la gloire du dieu Baal, au vers 13 est mentionné le dieu <Yw> (vocaliser *Yaw*), et vers 15, il est mentionné <Ym> (vocaliser *Yam*). Malgré une lacune entre ces vers, il est évident qu'il s'agit du même dieu. Et il se présente comme l'ennemi du dieu Baal, ce dernier, contrairement à *Yaw/m*, qui n'est pas le fils de ʾĪ/Ēl¹³. À Ougarit, *Yaw/m*, fort du soutien et de la faveur de son père ʾĪ/Ēl, exige de l'assemblée des dieux que Baal et son domaine lui soient livrés, ce que ʾĪ/Ēl et l'assemblée acceptent¹⁴. L'hostilité de <yhwh>, particulièrement à l'encontre de Baal se poursuit dans la Bible. Sous forme de *Yam*, des Hébreux émigrés à une époque pré-exilique en Afrique de l'ouest où ils sont connus sous le nom d'Ashantis, vénèrent leur Dieu suprême. Maurice Dorès, l'auteur d'un article qui souligne ce fait, établit le parallèle entre Yam et Yahvé non pas linguistiquement parlant, mais sur un plan « théologique » voire même théogonique, en ces termes : « Ainsi Yam, l'être suprême des Ashantis, peuple de l'Ouest africain, a toutes les apparences du Yahweh des temps pré-exiliques ». Il cite le chercheur Joseph Williams qui précise : « Quelque part dans le passé éloigné une vague ou plus probablement une série de vagues d'influence hébraïque a balayé l'Afrique noire, laissant des traces véritables parmi plusieurs tribus, où elles ont persisté jusqu'à aujourd'hui ». Nous décelons de là que des Hébreux déjà avant l'exil (mais aussi postérieurement à celui-ci) étaient

¹² Voir le même terme dans une inscription araméenne d'Uruk, du v^e ou vi^e s. où la voyelle /w/ figure entre /p/ et /m/, dans William H. Rossell, *A Handbook of Aramaic Magical Texts*, Ringwood Borough (N.J.) : Shelton College, 1953, 187.

¹³ Voir, entre autres, René Labat *et al.*, *Les religions du Proche Orient asiatique*, *op. cit.*, 366 et 368.

¹⁴ René Largetment, « Ugarit », article de l'*Encyclopædia Universalis*, vol. 18, Paris, 1984, 407.

présents en Afrique. Nous n’aborderons pas ici les légendes de populations judaïsées en Afrique par mélange avec des Juifs émigrés ou par conversion, qui se prétendent être descendants de tel ou tel roi ou prophète hébreu, nous limitant aux Hébreux partis dès l’époque la plus ancienne du Croissant Fertile pour s’installer en Afrique, et ayant Yam comme divinité suprême¹⁵. Sur quoi nous concluons que l’isolement de cette communauté par rapport aux Juifs demeurés au Croissant Fertile, a fait persister une forme ancienne du nom du dieu, celle qu’ils ont connue avant leur départ vers l’Afrique. Autrement dit, si la forme <yhwh> ne leur était pas parvenue c’est qu’elle est postérieure à la forme d’une syllabe, connue par eux.

Ya : forme « primitive »

Une forme courte *Yā* et *Ya²u* (transcrire avec /Y/ ou //, c’est égal), la plus ancienne trouvée, apparaît en éblaïte¹⁶, montrant qu’elle est à la base des autres formes courtes telles que *yah*, *yaw* et *yam*. Je ne partage pas l’étonnement d’André Caquot et de Maurice Sznycer de la similitude entre <yw> et, selon eux, « la forme abrégée de yhwh qui risque d’être fortuite »¹⁷. Dans leur réédition

¹⁵ V. l'article de Maurice Dorès « Traces juives en Afrique » in *aleph, beth*, n° 3, Mars, 1999, revue de l'Association JUAF, pp. 8-9, et p. 12 où est mentionnée la déportation en 320 av. n. è. par Ptolémée Soter, fondateur de la dynastie des Lagides, de plus de cent mille captifs juifs en Afrique, après son invasion de la Palestine. V. également p. 13 sur la présence très ancienne d'Hébreux en Afrique. V. aussi note 1, p. 8 où l'auteur cite l'ouvrage de Joseph Williams *Hebrewisms of West Africa...*, en dern. éd., New York, 1967, d'où il a tiré la citation que nous reproduisons ci-dessus.

¹⁶ Jean Bottéro, *Mésopotamie, l'écriture, la raison et les dieux*, Paris : Gallimard, 1987, 282. Voir aussi Paul Garelli in *Le monde de la Bible* (Textes présentés par André Lemaire), Paris : Gallimard, 1998, 214. Paul Garelli suppose que l'initiale /i/ de ce nom de dieu qu'il transcrit *ia*, serait « l'abréviation de ilu(m), "dieu" (en akkadien), attesté comme tel ou sous les formes El et Il dans toutes les religions sémitiques ». Je ne partage point cette hypothèse vu le grand écart entre ces éléments qu'il tente de rapprocher.

¹⁷ Voir René Labat *et al.*, *Les religions du Proche Orient asiatique*, *op. cit.*, 444, n. 1.

avec André Herdner des textes ougaritiques, I (1974), 309, nous lisons : « yw est également rapproché de Jewô nom d'une ancienne divinité de Beyrouth, selon Porphyre (m. vers 305), Eusèbe (de Césarée), *Préparation évangélique* I, 9, 21)... on est donc tenté de poser que yw est une allographie de ym... Mais l'alternance entre w/m bien connue en babylonien moyen et récent, ne peut être postulée en ougaritique ». Il faut se rappeler qu'une entrée en ougaritique à partir de l'est-sémitique est possible, et ce ne sera ni cas unique ni exception. Nous préférons parler d'interférence car quoique le passage de /w/ à /m/ soit fréquent, il y a un passage inverse démontré par les exemples donnés plus haut. Dans un article intitulé « les Araméens » publié par Richard David Barnett, il est question du dieu Yaw vénéré par les Araméens de Hamat. L'auteur de l'article l'assimile à Yahvé¹⁸.

Je suppose qu'il est question d'un début de transformation « phonétique » de *ya* en *yw* puis de ce dernier en *ym* d'une part, et en *yah* d'autre part que l'on trouve ailleurs (voir *infra*). Elle consiste en une prolongation du nom par l'ajout d'une voyelle (ici le /w/ a donné /m/) et/ou de /h/. Dans la Bible, la même forme *yah* apparaît dans Exode XV, 2, et XVII, 16, ainsi que dans de nombreux endroits des Psaumes, et plusieurs fois dans Isaïe. Aussi dans le Cantique des Cantiques VIII, 6. Dans les Psaumes, en outre, est employée la formule *halalū*¹⁹ *yah* « acclamez Yah », et par la suite dans Apocalypse XIX, 1, 3, 4, 6, montrant que les deux formes anciennes *ya* et *yah*, d'une syllabe, n'ont pas disparu de l'usage à côté d'autres formes plus longues. Cela est encore plus évident dans Isaïe XII, 2 et XXVI, 4 où les deux termes *yah* et <*yhwh*> se trouvent employés côte à côte comme « synonymes ». Plus tardivement, dans le Talmud dit « de

¹⁸ *Encyclopædia Universalis*, vol. 2, Paris, 1984, 485.

¹⁹ Impératif de la forme intensive dite *piel*. Forme ancienne : **hallélū*.

Babylone » (vers l'an 500), nous trouvons : « Depuis que le sanctuaire est détruit, il suffit pour le monde d'employer seulement deux lettres (du tétragramme) »²⁰. « Deux lettres » ici veut dire la syllabe *ya(h)*. Il est exclu, à vrai dire, ici, qu'il s'agit de « se satisfaire » ou « se contenter » de prononcer « l'abréviation » à la place de « l'intégralité » qu'elle qu'en soit « l'occasion », même si la déclaration s'efforce de le faire croire. Le tétragramme n'est pas de longueur excessive qui nécessite ce raccourcissement. Ces propos nous font savoir que la forme courte d'une syllabe était toujours connue.

La forme *yw* apparaît sur un papyrus de Qumran²¹. Selon Photios, théologien byzantin (m. vers 895), « les (plutôt « des ») Juifs le prononçaient *aya* ». Le même théologien signale que le nom divin a une écriture *yā* en première syllabe (avec alif et non hé)²². La forme *ya* persiste chez « les (plutôt « des ») Juifs » jusqu'à une époque tardive, selon Théodoret (m. 457)²³. Dans les noms de personnes composés avec ce nom de dieu, celui-ci se présente sous formes de *yw* ou *yehw* à l'initiale, et *yah* ou *yahw* à la fin : *Ywnatan* et *Natanyahw*, « Y. a donné », *Hananyah* et *Yehwḥanan*, « Y. a fait grâce », *Ēlīyah*, « mon dieu est Y. »... Le nom *Ywram*, « Y. est élevé » est celui du 9^e roi d'Israël et du 5^e roi de Juda (tous deux du IX^e siècle av. n.è.)²⁴. Par ailleurs, le nom Jéhw que l'on trouve plusieurs fois dans la Bible (il est, entre autres, celui

²⁰ Erubin, 18 b.

²¹ Didier Fontaine, *Le nom divin dans le Nouveau Testament*, Paris : L'Harmattan, 2019, 24.

²² Jean-G. Bardet, *Israël, connais ton Dieu*, Paris : Éd. de la Maisnie, 1982, 64-65.

²³ Didier Fontaine, *Le nom divin, op. cit.*, 38.

²⁴ Il est probablement le nom aussi du fils d'un roi araméen, non juif, de Hama (du X^e s. av. n.è.), mentionné dans la Bible (2 Sam. VIII, 10), mais ce même personnage figure dans 1 Chr. XVIII, 10 sous le nom de Hadoram, « Hado (le dieu Hadad) est élevé (ram) ». Dans la traduction française de la Bible faite par Émile Osty et Joseph Trinquet, les auteurs de la version se demandent si Yoram dans 2 Sam. VIII, 10 n'est pas une « correction » de Hadoram. V. cette version, Paris : Seuil, 1973, 613.

d'un roi d'Israël de la seconde moitié du IX^e siècle av. n.è.), semble être apocopé car étant le nom de la divinité, il devait en cas de non-apocopé, être accompagné d'un verbe ou d'un attribut, cas en général des noms théophores de personnes, comme : « Y. a donné » ou « Y. est compatissant », etc.²⁵ En outre, il se trouve écrit יהוה, à lire selon la vocalisation massorétique *yéhwā* et l'alif en finale montre que le /h/ final qui figure dans יהוה est muet et prononcé comme la voyelle /ā/²⁶, et le /h/ de la première syllabe est tantôt muet tantôt aspiré. Dans Lévitique, X, 1, figure un nom de personne composé avec le même nom divin écrit en finale avec alif et non /h/. Il est précédé de Abī, « mon père », et au sens de « mon père est (ou : c'est) Yā »²⁷. C'est aussi sans /h/ en finale que les noms de personnes composés avec le nom divin sont transcrits dans la Septante : à l'initiale *yw* et en finale *ya*, et non *yehw* et *yah*. Dans les noms propres composés avec le nom de cette divinité et que l'on trouve dans les ostraca de Samarie (2^e moitié du IX^e siècle av. n.è.), la même forme /yw/ figure aussi bien au début qu'à la fin, et dans des textes cunéiformes du IX^e au VII^e s. av. n.è., tantôt /ya/, tantôt /yaw/ que ce soit au début ou à la fin²⁸. Dans des textes juifs araméens d'Éléphantine (V^e s. av. n.è.), le nom est écrit <yhw>, et dans des papyrus araméens de l'an 447

²⁵ Sur cette catégorie de noms propres apocopés, voir notre ouvrage *De l'araméen à l'arabe : l'étymologie de Ziryāb & survivances onomastique*, Paris : Publibook, 2014, 57. Certains ont suggéré que ce nom serait composé du nom du dieu ici sous-forme de *yéh* auquel s'est ajouté le pronom personnel de la 3^e pers. du masc. sing. : *huwa*, pour traduire : « c'est Lui qui est Y. », ou « Lui est Y. » ou « Y. c'est Lui ». Nous ne soutenons pas cette hypothèse en raison de l'absence de cette nature de nom de personne.

²⁶ Voir supra sur *p/fū* et la note. Sur un /h/ muet qui n'est autre que la voyelle alif.

²⁷ Là aussi, il est exclu, selon nous, de voir dans *hwa* le pronom personnel de la 3^e pers. du masc. sing. donnant au nom composé le sens de « mon père c'est lui », voir supra, n. 25.

²⁸ Édouard Dhorme, *La religions des Hébreux nomades*, Bruxelles, Nouvelle société d'éditions, 1937. 355.

av. n.è., il est écrit <yhh>²⁹ (vocaliser avec une voyelle entre les deux /h/). Dans cette dernière forme, la prononciation exige que le premier /h/ soit aspiré, et le second muet.

L'imprécision dans la vocalisation a fait que les Juifs s'interdisent de prononcer le nom divin. Dans la Mishna VII, 6 (II^e-III^e s.), on lit : « Dans le temple, le nom était prononcé comme il s'écrivait, mais dans les provinces on lui en substituait un autre »³⁰ c'est-à-dire une autre prononciation ou vocalisation. Contrairement à ce que prétendent certains, ce ne sont pas les accents du terme *adōnai* (a o a) qui ont donné à <yhwh> vocalisé par les Massorètes *yehwah* (e a) ses accents³¹. Le premier accent est /a/ dans l'un et /e/ dans l'autre, et où en est-on du quatrième accent, la diphtongue /i/ de *adōnai* ? S'il y a trois syllabes dans le second, il y a deux dans le premier, et rien ne suggère un lien quelconque entre eux. La prononciation [yehowah] qui donne à ce nom trois syllabes, est bien tardive et notre démonstration ne la soutient pas pour l'époque ancienne ; elle ne correspond pas non plus à la vocalisation massorétique : celle-ci est avec [wa] et non [ōwa]. Je suppose qu'il y a deux dérivations : une brève /ya/ ou /yā/ reposant soit sur la deuxième partie du nom suméro-akkadien qui est /A/ devenue /wa/ en finale après laquelle a été précédée de /h/ non accentué, pour une raison phonétique : *hya* > *hwa*³², soit sur la première partie /É/ > /yé/ > /ya/, et une autre se fondant sur le nom entier E.A qui a donné le tétragramme <ye(h)wa(h)>. Les formes *ye* et *yw*, quoiqu'elles deviennent parfois *ya* (notamment en arabe : Yahwah et en samaritain (voir *supra*), aussi parfois en

²⁹ René Dussaud, *La pénétration des Arabes en Syrie avant l'islam*, Paris, Geuthner, 1955, 190.

³⁰ Cité par Didier Fontaine, *Le nom divin*, *op. cit.*, 20.

³¹ *Ibid.*, 30.

³² Outre une phonétique plus aisée, le /w/ pourrait bien aussi être une terminaison bien connue dans de noms propres nord-sémitiques. Voir plus loin, sur <hyw> dans une inscription nabatéenne.

hébreu³³, comme dans le nom composé Yahday 1Chr. II, 47, voir *infra*), situées à l'initiale, devaient renvoyer à la première partie É du nom susmentionné. Le /h/ que l'on lui ajoute sert non seulement à allonger la voyelle, mais aussi à « marquer » la fin de la syllabe. Par conséquent, nous pouvons affirmer que la vocalisation massorétique quoique incertaine³⁴, par /ye(h)/³⁵ de la première syllabe dans *yehwah*, est calquée sur la première partie du nom sumérien qui est É, et non sur la seconde A, et que celle-ci a donné la seconde partie *a(h)*. Et, dans toutes les formes comportant le /w/ final, précédé ou non par /h/, ce /w/ est la terminaison du nominatif en akkadien que nous transcrivons par /u/ mais qui était transcrit par /w/ dans l'écriture alphabétique nord-ouest sémitique, comme le nom divin Nabû qui y est écrit <nbw>³⁶ (voir *infra*). Ce /h/ qui s'interpose entre deux voyelles /a/ et /w/, étant un son proche de celui d'une voyelle, est provoqué et généré par celle-ci plus qu'un autre son. Il préserve ces deux voyelles d'une assimilation entre elles, évitant une flagrante « déformation » du nom : **éau* donne *éahu* avec un /h/ sans

³³ Voir *supra*, sur la prononciation [ya] par des/les Juifs, selon Théodoret.

³⁴ Cela entre dans le cadre de ce que Charles-F. Jean (à l'époque secrétaire de l'Institut des Études Sémitiques de l'Univ. de Paris) « fautes d'orthographe dans la Thorah ; dans un texte biblique il n'est pas rare qu'un mot soit inexactement écrit », cité par Jean-G. Bardet, *op. cit.*, 99. Sur les différentes graphies d'un même terme dans la Bible hébraïque, voir Bardet, *ibid.*, 104. À vrai dire, il y a eu des « Massorètes » et non une ainsi que différentes écritures, en dépit de toutes prédominances de l'une d'entre elles, et parfois dans une même « massorète », voir aussi Édmond Jacob, *L'Ancien Testament*, Paris : coll. « Que sais-je », 1977, 10-12 et 85 où on lit : « l'hébreu de la tradition massorétique n'a guère gardé la vocalisation et l'accentuation primitives ».

³⁵ Le šéwa placé sous le /y/ par les Massorètes ne veut nullement dire absence de voyelle (c'est-à-dire correspondant au sukūn arabe), car notre terme serait imprononçable. Ce /e/ est une voyelle brève à prononcer comme le français /é/ et n'est pas plus brève que celui-ci. C'est bel et bien un « accent ».

³⁶ D'autres noms de dieux apparaissent à l'ouest de la Mésopotamie dans les inscriptions, portant cette même terminaison akkadienne /w/, comme ^cAzīw, Aršw, Manwtw..., dans des milieux araméens et nord-arabes, à Palmyre, entre autres. Pour plus de détail concernant cet usage, v. notre ouvrage, *De l'araméen à l'arabe...*, *op. cit.*, 96.

lequel, une assimilation entre les voyelles /a/ et /u/ (/w/) déformant le nom, est inévitable. Par ailleurs, sur la transformation de l'attaque vocalique du début, en voyelle /y/, et sur l'ajout d'un second /h/ en finale, voir plus loin cette règle phonétique fréquente en hébreu, et le parallèle entre ce /h/ et le /h/ en finale de *ʿeloah*.

De Éa (prononcer [ʿéya]) à <yhwh>

La forme syriaque ܝܗܘܘܐ *ʿyāw*³⁷ du nom de ce dieu suggère bien que le nom du dieu mésopotamien Éa (sumérien : E.A, akkadien : *Ea*) est à la base. L'ajout de la terminaison /u/ transcrite /w/ et éventuellement prononcé comme tel, que l'on observe dans des noms de divinités comme *ʿAzīzw*, *Arṣw*, *Manwtw...*³⁸, au nom de *Ea*, introduit entre les deux voyelles /a/ et /u/ et ajoute un /h/ indispensable phonétiquement parlant à conserver telle qu'elle est la prononciation de ces voyelles ou « consonnes faibles » : *Ea* donne *Éahu*. Sans ce /h/ une assimilation entre /a/ et /u/ déformant le nom est inévitable à moins de prononcer longue la voyelle /a/, mais une telle prononciation si elle est celle d'une forme comme la forme syriaque *ʿyāw*, elle n'est pas celle de toutes les formes de ce nom. Robert Payne Smith qui cite dans son dictionnaire cette forme syriaque comme nom de Dieu, la cite aussi chez Yišō^c bar ʿAlī³⁹ (première moitié du IX^e siècle), auteur d'un lexique syriaque, dans le même sens. L'écriture de ce nom avec alif en

³⁷ Robert Payne Smith, *Thesaurus Syriacus*, Oxford : Clarendon, vol. I, Londres, 1879, col. 139 ; Jacques-Eugène Manna, *Dictionnaire chaldéen-arabe*, éd. Beyrouth : Babel Center, 1975 reprint de la 1^{ère} éd. de 1900, 15.

³⁸ Voir ci-dessus, n. 38.

³⁹ Selon cet auteur, *ʿyāw* est *bīl ʿalāha*, « le Seigneur Dieu ». Nous retrouvons dans *bīl* (la prononciation peut bien être [bēl]) ܒܝܠ « seigneur », la forme akkadienne *bēl* où la gutturale /*ʿ*/ devient voyelle, étant donné que la racine de ce terme qui est sémitique commune est √B^cL.

initiale prouve l'attaque vocalique au début qu'elle fût à toutes époques prononcée comme tel ou non⁴⁰.

L'apparition du /h/ dépend d'une prononciation courte de la voyelle /a/ (yaw), prononciation risquant de faire disparaître ce /a/ en l'assimilant à la voyelle finale /w/. La prononciation longue de ce /a/ dans la forme syriaque susmentionnée a préservé ce /a/ et n'a pas introduit le /h/. La terminaison des autres noms suscités de divinités étant consonne, ne nécessite pas l'insertion de ce /h/ entre celle-ci et le /u/ ajouté. Par ailleurs, la disparition de l'attaque vocalique « ʾ » au début entraînant la disparition de tout une syllabe /ʾé/ et faisant de la voyelle /y/ le phonème initial, contribue à l'apparition de ce /h/ pour le substituer à ce qui a chuté au début c'est-à-dire la syllabe /ʾé/, dans la tendance à allonger un nom « court » de divinité, phénomène que nous avons démontré avec détail dans notre article sur l'étymologie de ʾĪ/Ēl-Allah. La forme syriaque ʿāw avec attaque vocalique au début et sans /h/ ne peut être que plus ancienne que celles munies de /h/ et ne débutent pas par attaque vocalique.

Par ailleurs, dans un article, Jean Bottéro fait remarquer : « Il y a bien, depuis les débuts du II^e millénaire, notamment, un dieu Ia, ou Iahou- ou peut-être aussi bien Éa ; mais pas la moindre pièce de notre dossier ne nous autorise, pour l'heure, à le relier à Yahvé »⁴¹. Quant à ses doutes, ils sont accentués par la thèse « classique », ou liés à elle, celle qui a toujours estimé que la forme courte (*Yah* ou *Yahw...*) du nom de *Yahvé* dans les textes hébraïques n'en est que « l'abréviation » et que le tétragramme est plus ancien, consiste en le nom en entier, et se trouve à la base

⁴⁰ Il est bien connu que le ʾ *alif* du début dans le syriaque ܐܘܪܘܟܐ au sens de « être humain » est attaque vocalique faisant partie de la racine qui est sémitique commune √NŠ/S (alif nūn š/sīn), même si la prononciation du terme est devenue [nāša] passant outre l'attaque vocalique.

⁴¹ Voir « D'Abraham à Moïse » in *Les collections de l'histoire*, n° 13, Oct., Paris, 2001, 41.

(voir *supra*). Mais cette abréviation n'est soutenue par aucun argument, et les formes courtes trouvées dans les inscriptions susmentionnées sont plus anciennes que le tétragramme biblique ou pas plus tardives que celui-ci ; et, s'il y a des formes brèves si anciennes, elles pourraient, elles, et non le tétragramme, être à la base des formes brèves bibliques. Dans une notice ultérieure, J. Bottéro revient avec bien moins de doute, sur un parallèle entre le nom du dieu Yahvé et celui du dieu mésopotamien sumérien Éa, ce nom qui est « écrit quelquefois A(y)ya et même ya »⁴². Par ailleurs, ce dernier, dans sa même tentative de trouver l'origine du nom de Yahvé, cite Jean Leclant qui approche le nom de <yhwh> d'un toponyme. Mais habituellement, c'est davantage le toponyme qui reçoit le nom d'un dieu vénéré sur les lieux, plutôt que l'inverse, comme : Juda (voir *infra*) et Assur...

La transformation d'une attaque vocalique en voyelle, ou l'interchangement entre celles-ci, est un cas fréquent en sémitique. Nous limiterons les exemples à l'initiale car c'est celle-ci qui est concernée ici, et nous les tirerons de différentes époques : En akkadien, *ayyû*, « lequel », donne tardivement *ya^u* ; en arabe parlé irakien *yāhū*, « lequel », correspond à l'arabe classique *ayy(un) huwa*, ou serait l'akkadien *ya^u*. En akkadien, *ayyalu*, « cerf », donne *ya^ualu* et *yalu*, *ayyaru*, « fleur, rosette », donne *ya^uaru* (assyrien : *ya^(u)ru*), *ayyuma*, « qui que ce soit », donne *ya^uumma*. Le nom de la ville cananéenne *Uršalem* devient en hébreu *Yarušalaym*. En arabe *amm(un)* et *yamm(un)* : « un but visé ». En syriaque, *em(m)a*, « mère », devient en néo-syriaque *yemma*, etc...

⁴² Cité par Ernest-Marie Laperrouaz, *Bible, histoire et statut de l'homme*, Paris : Éd. Paris-Méditerranée, 2002, 55. L'écriture *Ay(y)a*, *Ya* et *Ya^u* du nom de Éa avait été soulignée par J. Bottéro dans son ouvrage *Mésopotamie...*, *op. cit.*, 282, 351, mais sans rapprochement avec <yhwh>.

La transformation en voyelle de l'attaque vocalique⁴³ en sémitique est encore plus fréquente quand elle est elle-même suivie de voyelle. Et je suppose que dans le nom de la divinité Éa, il y a cette transformation. L'akkadien *Ea*, prononcé [éya], après la chute de /É/ prononcé [é], donc à « l'abrégé », devient *yā* puis *yah* (avec la prolongation en finale en raison de la disparition de /É/, l'attaque vocalique, au début)⁴⁴. Cette disparition a allongé la finale en y ajoutant /a/ long, /h/, /w/ ou encore /m/ à partir de /w/, ce qui a produit : *yā*, *yah*, *yaw* et *yam*⁴⁵, ce dernier à partir de *yaw* (voir *supra*), ainsi que la coexistence de ces formes. Nous trouvons dans le nom propre composé avec ce nom de dieu, d'un même personnage, les deux formes *yah* et *yam*, montrant qu'il s'agit dans celles-ci d'un même dieu⁴⁶ : Un roi de Juda mort en 912 av. n.è., est appelé dans 1 Rois, XIV, 31 ; XV, 1-18, Abiyam, et dans 2 Chroniques, XIII, Abiyah (sens : « mon père (*abī*) est *Yam/Yah* »).

Le nom de la divinité antébiblique en deux syllabes, apparaît sous la forme de *Yahwo* dans une inscription égyptienne du temple d'Aménophis III à Soleb dans l'actuel Soudan, datant d'environ 1370 av. n.è.) ; à deux syllabes est le nom de la vieille divinité de Beyrouth mentionnée plus haut (transcrit *Jewô*). Il y a donc coexistence entre forme brève d'une syllabe liée à l'une des deux syllabes : /É/ et /A/, avec des formes à deux syllabes réunies calquées sur les deux syllabes réunies de ce nom. Comme la

⁴³ L'éventuel usage de noms de personnes composés avec le nom divin Éa en finale, favorise, par ailleurs, cette transformation qui se maintiendrait dans le nom de ce dieu, même employé seul. À titre d'exemple, il est plus aisé de prononcer [Abīya], « mon père est (c'est) Yā » que [Abī Éa].

⁴⁴ Voir notre article sur l'étymologie de Allah, dans lequel nous avons démontré que le raccourcissement de la voyelle à l'initiale donnant /E/ (*<ɪ>) au lieu de /É/, a provoqué un allongement à la finale ce qui a abouti à <ɪh>.

⁴⁵ Le parallèle akkadien avec *yam* est *ūmu*, cité au début de cet exposé.

⁴⁶ Voir, à la fin de cet exposé, à propos du nom *Miryam*, 33 ss.

tendance à rallonger les noms de divinités composés d'une syllabe⁴⁷, l'usage de formes à deux ou trois syllabes telles que *yehwah* (2 syllabes) ou *ʕēloah* (3 syllabes), l'emporte sur celle à une syllabe *yh* ou *ʕēl* (voir *infra*), quand il est question du nom du dieu seul, c'est-à-dire en dehors des noms de personnes composés avec le nom divin, mais sans éliminer la forme à une syllabe. C'est pourquoi dans la Bible, quoique l'accent soit mis sur la forme à deux syllabes, les deux formes coexistent (voir *supra*).

De même que <ʕl> devient <ʕlh<, de même *ya* devient *yah* par extension phonétique. La fréquence de l'usage en tétragramme <*yhwh*>, en fait à deux syllabes, n'est pas effective avant le IX^e siècle av. n.è. Pour expliquer ou « justifier » l'ajout de /h/, il faut voir comment à partir de *Ēl* procède *Eloah*. Et, les deux noms de divinités *Eloah* et *Yehwah* ainsi devenus, sont à l'unisson avec la règle phonétique en hébreu de faire précéder par l'accent /a/ toute laryngale et tout /h/ (aspiré ou muet) situés en finale d'un nom comme *rūah*, « esprit » pour *rūh*... Dans les deux, le dernière /h/ a été précédé, comme toujours en hébreu, par l'accent /a/. Et, on peut conclure que *Ya/h(w)* est l'abréviation de *ÉA/éya* » et que <*yhwh*> renvoie à ce dernier en entier. Et, le nom divin sous sa vocalisation massorétique à deux syllabes *Yehwah* (sous cette forme, les deux /h/ servent à allonger les voyelles qui les précèdent, *supra*) pourrait provenir donc directement de *É.A* (2 syllabes) vu la similitude phonétique avec celui-ci, voire indépendamment de *Ya*, qu'il s'agisse d'un même dieu ou de deux dieux confondus par la suite jusqu'à être forme courte et forme longue d'un même nom désignant un même dieu. L'attaque vocalique dans /É/ peut bien devenir *Yé*, et le /A/ *wa*. Pour une phonétique plus « aisée », un /h/ aspiré ou non aspiré (muet), accompagne dans nombre de cas, une voyelle. Il arrive aussi que l'une se substitue à l'autre ou encore la génère. C'est pourquoi le

⁴⁷ *Idem*.

nom de lieu *Šiyon* (Sion) devient en syriaque et arabe *Šihyo/ūn*. Ne pas s'étonner de ce que *ya* donne *yah*, et que *ya(h)* donne <*yhw*> forme dans laquelle la syllabe finale <*wh*> est générée par la syllabe précédente <*yh*>, composée quant à elle d'une voyelle et d'un /h/.

En sumérien, E.A (E, « maison » + A « de l'eau ») entré tel quel en akkadien (*Ea*), possède un second nom : EN.KI, « le seigneur de la terre ». Un dieu particulièrement dynamique et intervenant fréquemment dans la sauvegarde du monde matériel. À l'instar de ce dieu mésopotamien qui envoie ses messagers, les *ab/pkallū*, des « sages » (du sumérien AB.GAL) placés auprès des humains pour les avertir ou instruire, il envoie les siens dits « anges » pour les mêmes raisons. Et, selon Dhorme, il est « le dieu des prêtres, de cette classe d'hommes intermédiaire entre le ciel et la terre, qui reçoivent de lui leurs enseignements »⁴⁸. C'est à un dieu du dernier rang dans la triade suprême, proche de ce monde, que l'organisation de celui-ci et la création de l'homme ont été confiées ; ce n'est pas à Enlil dieu de l'atmosphère, encore moins à Anou le dieu suprême. Et, le dieu élu par des nomades, pour les guider dans leur errance, doit être proche du monde matériel et des problèmes de celui-ci. Sur ce plan, nous trouverons une proximité entre Ea et Yahvé. Le chiffre sacré de 40⁴⁹, symbole de

⁴⁸ Édouard Dhorme, *La religion assyro-babylonienne, conférences données à l'Institut catholique de Paris par le P. Paul Dhorme*, Paris : J. Gabalda, 1910, 58.

⁴⁹ L'attribution de « chiffres sacrés » à des dieux de haut rang en Mésopotamie, s'explique selon nous par le chiffre 30 accordé au dieu de la Lune Sîn, père du calendrier, du fait que son parcours apparition-disparition représente 30 jours (chiffre approximatif et arrondi). Le système décimal utilisé par les Mésopotamiens fait que les deux autres divinités astrales, le dieu du Soleil Šamaš et la déesse Vénus (INANNA/Ištar) qui constituent avec leur « père » Sîn une triade astrale, fait que l'on attribue à elles les chiffres 20 et 10 respectivement (ce dernier haussé à 15 après que Marduk dieu de Babylone dans son ascension reçut 10 comme chiffre). Mais au-dessus de cette triade astrale, se pose une « Triade Suprême » composée de AN/Anu qui reçut le chiffre de 60, le double de celui de Sîn. Ce chiffre repose sur le système sexagésimal duquel émane la division de l'heure en 60 minutes, et de la minute en 60 secondes... À cette même

Éa, a laissé son empreinte dans le culte voué à Yahvé, et se trouve omniprésent dans de très nombreuses « énumérations » bibliques. Entre autres : 40 jours de la durée du déluge (Genèse VIII, 6) ; les Hébreux ont mangé la manne 40 ans durant leur errance dans le désert (Exode XVI, 35) ; 40 jours et 40 nuits passés par Moïse sur la montagne (Exode XXIV, 18) ; 40 jours et 40 nuits de retrait et de jeûne de Moïse sur la montagne (Exode XXXIV, 28) ; les espions envoyés par Moïse sur la terre de Canaan ont agi 40 jours (Nom. XIII, 25 ; XIV, 34) ; oracle de Yahvé sur les Hébreux : « vos fils seront pasteurs dans le désert pendant 40 ans » (Nom. XIV, 33) ; 40 ans de paix (Juges III, 11 ; V, 31) et 40 ans de guerre (Juges XII, 1) ; Éli a été juge pendant 40 ans (1Sam. IV, 18) ; le guerrier philistin, Goliath a défié les Hébreux pendant 40 jours (1Sam. XVII, 16) ; David et Salomon ont régné chacun 40 ans (1Rois II, 11 ; XI, 42) ; Élie marcha 40 jours et 40 nuits « jusqu'à la montagne de Dieu » (1Rois XIX, 8) ; Joas a régné 40 ans (2Rois XII, 1) ; Ézéchiël portera « la faute de la maison de Juda pendant 40 jours » (Éz. IV, 6)⁵⁰ ; oracle de Yahvé : l'Égypte sera

division sexagésimale du temps appartient celle du cercle, les deux ne faisant qu'un. Enlil est représenté par le chiffre de 50 (moins 10 par rapport à celui d'AN/Anu) qui additionne le chiffre de la Lune 30 avec celui du Soleil 20. Ce chiffre serait le nombre approximatif des jours de pluie dans l'année. Il est à remarquer qu'à la fin de l'Enouma Elish, le choix du nombre 50 de « noms » qualificatifs attribués à Mardouk, et celui de 50 dieux qui l'ont acclamé, au terme de sa victoire contre le chaos et son établissement de l'ordre dans l'univers, relèvent de ce qu'il a reçu les qualités d'Enlil. Ce dernier était lui-même le héros qui a vaincu le chaos, et, étant le dieu de l'atmosphère situé entre la terre et le ciel, c'est lui qui coupa Tiamat en deux faisant de la partie supérieure la voûte céleste, et de celle inférieure le monde matériel (la terre), avant le changement apporté à l'Enouma Elish au milieu du II^e millénaire av. n.è. (dernier remaniement vers 1200 av. n.è.), mettant à l'avant-garde la ville de Babylone et son dieu Mardouk en conséquence. Enfin, EA/Enki reçoit le chiffre de 40 (moins 10 par rapport à celui d'Enlil) qui additionne le chiffre de la Lune 30 avec celui de Vénus 10. Le fait que tous ces chiffres soient pairs, ne soutient pas la représentation initiale de Vénus par 15, chiffre impair.

⁵⁰ De plus, ici, le chiffre 7, chiffre « sacré » en Mésopotamie dès l'époque sumérienne et que l'on trouve d'innombrables fois tout au long de la tradition juive de toutes époques, apparaît de manière si flagrante : La 7^e année du roi Jéhu d'Israël, Joas, à l'âge de 7 ans a régné sur Juda.

totale­ment dévastée pendant 40 ans (Éz. XXIX, 11-13) ; 40 jours accordés par Yahvé par l'intermédiaire de Jonas aux habitants de Ninive, pour croire en lui sans quoi leur ville sera détruite (Jonas III, 4). Dans le Nouveau Testament, 40 jours et 40 nuits de jeûne du Christ (Matthieu IV, 2) ; le Carême : 40 jours de pénitence ; l'Ascension du Christ célébrée 40 jours après Pâques (Actes I, 3) ; le Livre des Actes XIII, 21, fait dire à Paul que Saül roi prédécesseur de David, a régné 40 ans, alors qu'il a régné la moitié de cette période ou moins. Le IV^e Livre d'Esdras (fin du I^{er} siècle) proclame que le Messie qui établira le Royaume de Dieu, mourra (de mort naturelle) au terme de 400 ans de règne. Et, selon Édouard-Marie Gallez, « une idée comparable se trouve dans la théologie islamique... (avec) des versions diverses... qui toutes évoquent le chiffre de 40 années - c'est-à-dire 400 banalisé par une division par dix »⁵¹. Selon le Talmud dit « de Babylone »⁵², un héraut marcha devant le Christ circulé dans les rues après sa condamnation, 40 jours disant : « il sera lapidé parce qu'il a pratiqué la magie et trompé et égaré Israël »⁵³. Le calife musulman °Umar bin °Abd al-°Azīz (8^e calife omeyyade, m. 720) connu par sa profonde piété, n'a fait publier un ouvrage sur la médecine traduit en arabe à partir du syriaque, qu'après avoir prié Allah 40 nuits durant, de lui venir en aide...

Dans la Triade divine suprême, Éa est le dieu de l'aspect matériel ou « concret » de l'univers, surnommé en akkadien *bēl tenēšēti* « maître des humains ». C'est lui qui est, dans la mythologie sumérienne et akkadienne ancienne, le créateur de l'univers et de l'homme, ce à quoi renvoie son qualificatif sumérien de NU.DÍM.MUD (le premier terme veut dire ici « créateur », et les

⁵¹ Édouard-Marie Gallez, *Le messie et son prophète : Aux origines de l'islam*, 2 vol., Versailles : Éd de Paris, 2005 (3^e éd.), 208-209.

⁵² Ce Talmud date de l'an 500 environ, mais rapporte, entre autres, des traditions orales remontant plus loin.

⁵³ Gérard Bessière, *Jésus le dieu inattendu*, Paris : Gallimard, 1993, 141.

deux autres, peu précis, sont relatifs à la fabrication et à l'objet de celle-ci) ; de même pour Bérose (voir plus loin). Son nom de « maison de l'eau » est significatif, l'eau étant principe de la vie dans le monde matériel⁵⁴ : l'eau dont il est « maison » et la terre (le sol) dont il est « maître » sont bien la manifestation matérielle. Sa demeure, l'Apsû (l'eau douce), lui a permis d'en tirer de la terre glaise humide avec laquelle il a tout façonné, y compris l'homme⁵⁵ comme l'est <yhwh> par la suite (Genèse II, 7, notamment). Et, selon Jean Bottéro : « Éa (est) le véritable Créateur, non seulement de l'autre hémisphère, de l'Apsû, mais de la Terre attenante, notre Terre des hommes, avec tout son fourniment, et cela *par lui-même*. Si ce dieu recourt encore à des « causes secondes »..., (c'est) seulement pour leur faire assurer le bon fonctionnement du mécanisme cosmique dont il avait *en personne* et par autant d'interventions successives, « produit » : modulé d'argile les rouages essentiels »⁵⁶. Il possède des messagers demi-dieux, les AB.GAL / *ab/pkallū*, qu'il envoie en mission auprès du monde matériel, dans le cadre de sa direction du bon fonctionnement de celui-ci, comme le fait Yahvé par l'intermédiaire de ses anges. Comme ces derniers, les messagers de Éa sont représentés ailés. Dans un rituel nommé Šurpu (tablette IV), Éa est cité comme étant le dieu « dont les mains ont formé les hommes »⁵⁷. EN.LIL est le dieu de l'aspect subtil ou « spirituel » ; le sens de son nom est « le seigneur de l'air (ou : du souffle) ». Le sommet de la Triade est le dieu AN / *Anu* du « ciel ». E.A/*Ea* est le « père » du célèbre dieu de la ville de Babylone,

⁵⁴ La saison des pluies se nomme, dans le Croissant Fertile « les 40 », du chiffre qui représente Éa, voir Yūsuf al-Hūrāni, *La structure mentale de la civilisation dans le Proche-Orient asiatique ancien* (en arabe), Beyrouth : Éd. al-Nahār, 1978, 193.

⁵⁵ Jean Bottéro, *Annuaire 1978-1979 de la IV^{ème} section de L'École Pratique de Hautes Études*, Paris, 100-103.

⁵⁶ *Ibid.*, 106.

⁵⁷ Jean Bottéro, *La religion babylonienne*, Paris : PUF, 1952, 84.

Mardouk, héros du poème de la création *Enūma Eliš*, ce dieu qui a mis terme au chaos, établi l'ordre dans l'univers manifesté, et a triomphé dans sa lutte contre le monstre marin Tiamat. À l'identique était l'exploit de Yahvé non seulement dans la Genèse, mais aussi dans Job VII, 12 ; IX, 13 ; XXVI, 12 ; Psaume LXXIV, 13-14 ; LXXXIX, 11, où il a triomphé contre le monstre marin Rahab. Et, comme Mardouk a coupé en deux le corps de Tiamat, Yahvé a fait de même pour le corps de Rahab dans Isaïe LI, 9. L'influence mésopotamienne à l'Ouest ne se limite pas à l'emprunt par celui-ci de vocabulaire suméro-akkadien, à des copies de textes mythologiques et à l'invention par Ougarit d'un alphabet de forme inspirée par le cunéiforme, mais s'étend à des noms de divinités : en palmyrénien, le nom du dieu Bōl (Ba^cl en ouest-sémitique), sous influence akkadienne, a perdu la laryngale /^c/ bien que celle-ci existe dans le langage sémitique de Palmyre. Est mentionné aussi à Palmyre, le dieu babylonien Nabû. Les noms de plusieurs dieux mésopotamiens sont cités sous forme akkadienne quoiqu'un peu déformée, dans un ostracon araméen d'Éléphantine⁵⁸ (V^e s. av. n.è.), notamment Bēl, Nabû, Šamaš et Nergal (ce dernier sumérien). À Hadramout, au Yémen, le dieu Sīn est mentionné sous sa forme akkadienne⁵⁹. Dans la Bible, sont cités Nergal (2Rois, XVII, 30) ; Bēl et Nebō (Isaïe, XXXXVI, 1 ; Jérémie, L, 2 ; LI, 44). Le nom du dieu Mardouk a donné le nom propre juif Mordakay, nom de personne ; le nom de la déesse Ištar a donné le nom juif d'Esther. Mais l'entrée de E.A/Ea serait plus ancienne, puisqu'on le trouve en ougaritique sous forme de *Yaw*, et en éblaïte *Ya* (voir *supra*), forme sans doute à l'origine de *Yaw*, ainsi que nous l'avons mentionné. L'influence mésopotamienne à l'Ouest est bien perceptible, et s'exprime sur différents aspects.

⁵⁸ André Dupont-Sommer, « Un ostracon araméen inédit », in *Revue de l'histoire des religions*, t. 128 (1944), en particulier, 32-33.

⁵⁹ Édouard Dhorme, *Études bibliques et orientales / Recueil Édouard Dhorme*, Paris : Impr. Nat., 1951, 736-737.

Précisément, les voies par lesquelles le dieu Éa aurait connu un culte en Canaan, dans le Sinaï et les zones au nord-est de celui-ci⁶⁰, sont multiples. Au III^e millénaire, les rois d'Akkad ont occupé ces zones⁶¹. Selon René Labat, « Les conquêtes de Sargon et de ses successeurs diffusèrent (la) culture akkadienne vers la périphérie de (leur) empire où elle laissa des traces durables⁶² ». Par ailleurs, les Hyksos, nord-ouest sémites⁶³ et qui ont régné sur une grande partie de l'Égypte probablement entre 1670 et 1539⁶⁴ av. n.è., pourraient avoir véhiculé le culte de ce dieu dans la zone habitée par des Sémites, entre le sud du Canaan et le Sinaï. Et, René Labat établit l'esquisse des influences mésopotamiennes en ces termes : « De Sumer à la Palestine s'incurve largement... un vaste "croissant fertile" où circulaient les armées, les marchands, les connaissances et les idées⁶⁵ ». Et de poursuivre : « Certes, on ne peut mettre en doute la "formation babylonienne" de la plupart de ceux qui ont écrit dans les régions (bibliques), comme on ne saurait douter que cette formation n'ait entraîné, vers ces secteurs, la diffusion de thèmes littéraires babyloniens, qui se sont superposés ou intégrés aux traditions locales⁶⁶ ».

Il n'y a pas lieu de s'étonner de ce que <yhwh> mette à mort la mer ou les monstres marins (voir *supra*), si son nom était à

⁶⁰ Sur l'extension du culte de Ea dans ces zones, voir Yūsuf al-Hūrānī, *op. cit.*, 209 et ss.

⁶¹ Le roi assyrien Tiglat-phalassar I^{er} (m. 1077) a opéré de nombreuses incursions à l'ouest de l'Euphrate et jusqu'à la Méditerranée. Au VII^e s. av. n.è., ces mêmes zones ont subi les incursions des armées assyriennes visant des armées égyptiennes qui s'y trouvaient, ou attaquant le territoire égyptien lui-même. Mais il n'y a pas d'indice sur un rôle joué par ces incursions dans l'introduction du culte de ce dieu. Et, comme le montre le détail de notre exposé, celle-ci est bien antérieure au VI^e s. av. n.è.

⁶² Voir René Labat *et al.*, *Les religions du Proche Orient asiatique, op. cit.*, 17.

⁶³ Le contact étroit et de proximité entre l'ouest et l'est de l'Euphrate, est bien connu, de même que la transmission de cultes de divinités.

⁶⁴ Ni les dates ni la durée de leur mainmise sur l'Égypte ne sont sûres.

⁶⁵ René Labat *et al.*, *Les religions du Proche Orient asiatique, op. cit.*, 8.

⁶⁶ *Ibid.*, 10.

l'origine lié à la mer. Car il devient, dans son processus ascendant de plus en plus « universel » laissant derrière lui son lien primitif. Ainsi en est-on de Éa dont le nom est aussi lié à l'eau (voir *supra*), quand, dans le *Poème de la Création* (I, 60-69), il met à mort l'Apsû qui représente les eaux douces, avant de mettre à mort Tiamat, l'eau salée par l'intermédiaire de son fils le dieu Marduk. Si l'Apsû était, selon l'expression de René Labat, « l'aïeul de Éa »⁶⁷, « créateur de l'humanité », Yaw/m, dieu de la mer, peut bien être l'aïeul de <yhwh> également « créateur de l'humanité ».

Entre <yhwh> et <yw>

Si la forme <yhwh> peut dériver de E.A (deux syllabes l'une et l'autre), elle peut être aussi « extension » de la forme courte à syllabe unique. L'apparition du tétragramme <yhwh> (avec deux /h/) vise à transformer le nom divin d'une syllabe /yw/ ou /yh/ à deux, comme nous l'avons vu dans l'apparition du /h/ en finale dans *ʾēl*, ce nom qui passe d'une syllabe à deux (avant de passer à trois dans l'hébreu *ʾeloah* et comme dans le nom du dieu AN sumérien d'une syllabe qui se trouve en deux syllabes *Anû*, en akkaden. Nous pouvons figurer le processus « phonétique » comme suit : A > Yā > Yah et Yaw⁶⁸ > Yahw (cette dernière forme « associe » les deux précédentes ; elle figure, à titre d'exemple, dans le *Séfer yeširah*⁶⁹ sous la forme <yhw>). Comme nous l'avons suggéré, quant à Éa, le nom entier pourrait avoir donné le biblique *Yehwah* à moins que cette dernière forme ne soit issue de Yahw susmentionnée, sans l'intervention de la

⁶⁷ *Ibid.*, 37.

⁶⁸ De <Yw> procède la forme <Ym>.

⁶⁹ « Livre de la Création » (litt. « de la formation (du monde) ». C'est une œuvre judaïque en hébreu, d'inspiration « ésotérique » grecque conciliant celle-ci avec la Genèse biblique notamment élohiste. Texte anonyme de date incertaine qui serait entre le III^e et le VI^e s. de n.è. avec vraisemblablement des retouches plus tardives. Voir, entre autres, l'édition de Paul B. Fenton, Paris : Éd. Payot & Rivages, 2002, 18.

première partie du nom sumérien É. Phonétiquement, le premier /h/ dans cette dernière forme, délimite la première syllabe, et le second /h/ délimite la deuxième syllabe (voir *supra*). Si l'on prononce Yehoah comme [ˠeloah], le nombre des syllabes passe à trois. Mais, répétons que cette prononciation éventuelle est bien tardive. Les deux hypothèses que nous avons données, se rejoignent dans le rattachement à E.A de <yhwh>.

Qu'est-ce <ˠhyh> dans Exode III, 14 ?

Dans ce passage, Moïse sollicite du Dieu qui lui apparaît, son nom en lui disant : « Si les (fils d'Israël) me disent "quel est le nom de ce dieu"⁷⁰, que leur dirai-je ? », le dieu lui répond : « <ˠhyh> ˠašér <ˠhyh> ». Et de poursuivre : « Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : « <ˠhyh> m'a envoyé vers vous ». Il faut souligner tout d'abord que le terme qui renvoie au dieu en question dans ce même passage, avant et après celui-ci, est ˠelohīm, confirmant que ce dernier terme n'est pas initialement un nom propre. Si, donc, ˠelohīm était le nom propre de ce dieu, Moïse ne lui aurait pas demandé son nom.

Est-il correct de traduire <ˠhyh> par « je suis » ? Est-il correct d'abord de vocaliser le terme : ˠéhyéh ? Voici comment la réponse du dieu à Moïse, pour lui révéler son nom propre, a été traduite : « je suis qui je suis... Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : Je Suis m'a envoyé vers vous »⁷¹. Est-il concevable que quelqu'un puisse s'appeler « je suis » ou « je serai » ? Outre la réserve certaine face

⁷⁰ Litt. : « Quel est son nom ? »

⁷¹ Nous avons cité la traduction de la Bible d'Émile Osty et Joseph Trinquet. Les nuances dans les différentes versions se jouent sur le temps du verbe être : « je suis » ou « je serai », ou consistent à mettre « parce que » à la place de « qui », ou à traduire par : « je suis celui qui suis », ou : « je suis celui qui est », ou : « je suis qui est éternellement », ou encore : « je suis l'Éternel »...

à la vocalisation massorétique, il y a, ainsi que nous l'avons noté plus haut, une tentative arbitraire de donner sens.

Des inscriptions nabatéennes du Sinaï⁷² nous éclairent sur ce nom propre. Dans des noms composés théophores de personnes, apparaît le nom du dieu <ʿhyh> qui est l'une des nombreuses formes que nous avons citées du nom de ce même dieu. À la différence des formes qui débutent par la voyelle /y/, à remarquer l'attaque vocalique par laquelle commence cette forme ainsi que la similitude entre cette forme et celle <ʿhyh> d'Exode III, 14, et qui rappelle l'attaque vocalique dans la forme du nom *Ea* lu *éya*. Si l'on évoque un certain écart entre la forme *Ea* d'une part et celles citées dans cet exposé, il faut se rappeler la forme « grecque » de ce même dieu, *Éa*, mentionnée par Béroze⁷³ (vers le début du III^e s. av. n.è.) qui est Oannès et qui s'écarte davantage de celle primitive de *Éa*. Quant à la voyelle /w/ qui termine le nom dans les inscriptions nabatéennes, elle est familière des noms de personnages dans les inscriptions araméennes de toutes les époques, et figure dans les inscriptions nabatéennes et palmyréniennes et aussi dans des inscriptions nord-arabiques anté-islamiques⁷⁴. Nous pouvons soutenir que la forme nabatéenne <ʿhyw> issue de E.A, a donné le tétragramme biblique avec sa vocalisation massorétique de *Yehwah*, et que le /w/ dans celui-ci n'est autre que le /w/ de la forme nabatéenne. Nous soutenons qu'il y a un lien entre la forme nabatéenne et celle d'Exode III, 14, et que cette dernière, déformée ou non dans la phrase, n'est pas un verbe. Le /h/ dans aussi bien <ʿhyw> que

⁷² Fawzi Zayadine, « The Pantheon of the Nabataean Inscriptions in Egypt and the Sinai », in *Aram*, 1&2, Oxford, 1990, 162-163. L'auteur soutient le rapport entre <ʿhyh> dans Ex. III, 14 et <ʿhyw> dans les inscriptions nabatéennes.

⁷³ Auteur originaire de Mésopotamie qui, vers 280 av. n.è., écrivit « l'histoire » de celle-ci en grec, de l'œuvre duquel ne subsiste que des fragments cités par des auteurs grecs, notamment par Eusèbe évêque de Césarée (m. 340), auteur de *Histoire ecclésiastique*.

⁷⁴ Voir notre ouvrage, *De l'araméen à l'arabe*, op. cit., 96.

<'hyh> du nom divin, rien n'assure qu'il était aspiré. Ainsi que nous l'avons souligné au début de cet exposé, il pourrait être muet comme dans de nombreux termes, se confondant avec alif dans l'écriture en raison de sa prononciation « muette » c'est-à-dire en tant que voyelle⁷⁵. La prononciation dans ces deux formes serait : attaque vocalique + voyelle /y/ + voyelle /w/ ou /ā/. Quant à la transformation de l'attaque vocalique /ʔ/ du début, en /y/ dans la forme biblique de *Yehwah*, c'est un cas fréquent en hébreu : *ʔisraʔel* devient *yesraʔel*, *ʔuršalem* devient *yuršalem* (avant de se transformer en *yarušalaym*)... Comme dans <yhwh> (voir *supra*), l'apparition des deux /h/ vise à allonger les voyelles dans le nom divin créant deux syllabes bien « nettes », dans l'une comme dans l'autre de ces deux formes.

Même si la date des inscriptions nabatéennes susmentionnées, qui est entre le II^e et le III^e siècle de n.è., est si éloignée de la date de l'Exode biblique, il faut se rappeler que les Nabatéens ont assimilé des populations locales du sud du Canaan, de Sinäi, de Transjordanie et du sud-ouest de Syrie⁷⁶, qui remontent bien à l'époque de l'Exode biblique et plus loin encore. Ces populations assimilées avaient gardé jusqu'à l'époque des inscriptions nabatéennes et peut-être plus tard, des cultes et des dieux ancestraux. Selon l'égyptologue Donald B. Redford, dans les zones susmentionnées, le culte de ce dieu était connu dès la fin du XV^e siècle av. n.è.⁷⁷. En outre, il n'est pas certain que ce culte, bien que particulièrement implanté dans le sud, ait été absent dans le nord, ni non plus que la coalition des tribus qui s'était attribué ce dieu comme « dieu national », s'était constituée précisément dans le sud à l'exclusion des régions montagneuses du Centre-

⁷⁵ *Ibid.*, 50-51.

⁷⁶ Voir *ibid.* 94 et ss. Voir aussi Fawzi Zayadine, « The Pantheon of the Nabataean Inscriptions... », *op. cit.*, 164.

⁷⁷ Voir son ouvrage, *L'Égypte, le Canaan et Israël dans l'histoire ancienne* (version arabe), *op. cit.*, 233.

Est⁷⁸. En effet, la traduction que nous proposons de la réponse du dieu à l'interrogation de Moïse dans Exode III, 14, est : « (Mon nom est) <ʿhyh>, il est⁷⁹ <ʿhywh. Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : « <ʿhyh> m'a envoyé vers vous »

Le choix de cette divinité et sa préférence aux autres dieux par des nomades et semi-nomades, cas des Hébreux, se justifie par le fait que Éa, outre sa qualité de créateur du monde matériel ainsi que de l'homme, est le dieu qui procure l'eau indispensable à faire pousser la végétation pour la survie des sujets et pour le pâturage de leurs troupeaux ainsi que la procréation de ceux-ci. C'est pourquoi, en Mésopotamie, il est représenté par l'image d'une entité à tête de chèvre et à corps de poisson (en akkadien *suḫurmāšu* du sumérien SUḪUR.MÁŠ, litt. « poisson-chèvre »)⁸⁰. Eau et verdure sont précieuses voire vitales dans les lieux arides où la pluie et la végétation sont rares. Les vers suivants mis dans la bouche de ce dieu, déclarent haut ces caractéristiques :

Sous mes ordres, les étables sont construites et les clôtures des
bercails installées.

Quand je m'approche du ciel, la pluie source de prospérité en tombe.

Quand je m'approche des prairies vertes, la récolte abonde et les
brassées débordent, après une (simple) parole de moi⁸¹.

⁷⁸ Voir Sayyid al-Qamni, *Le prophète Moïse et les derniers jours de Tall al-Amarna*, (en arabe), I, Égypte, 1999, 59. L'auteur situe cette coalition dans les hautes terres. Voir aussi Israël Finkelstein et Neil A. Silberman, *La Bible dévoilée*, version française, coll. folio, Paris : Gallimard, 2006, notamment 171 et ss ; sur la vénération de <ʿhywh>, aussi bien dans le nord (Israël) que dans le sud (Juda), voir *ibid.*, 246.

⁷⁹ Ou : « c'est », « c'est bien ». Le pronom relatif ʿašēr, qui était anciennement une conjonction relative, sert ici à insister sur le nom à retenir.

⁸⁰ Bérose le représente en mi-homme mi-poisson. Selon lui, il a enseigné aux hommes la science et la civilisation. La mythologie mésopotamienne antérieure à l'époque de Bérose donne plus de précision : ce grand dieu a chargé ses messagers (voir *supra*) à accomplir cette tâche.

⁸¹ Traduction du sumérien par Samuel Noah Kramer, *The Sumerians, their history, culture and character*, Chicago : University of Chicago Press, 1970 (4^e éd.), 175.

Voilà ce qui justifie le fait d'élire ce dieu avant de devenir « élu » par lui et avant qu'il dépasse graduellement la simple grâce de procurer pluie, végétation et nourriture, en devenant le dieu des armées, le dieu « national », et enfin « international ». Si l'anthropomorphisme de Yahvé n'a pas favorisé sa représentation par statue, il lui a donné les caractéristiques matérielles de l'homme : colère, passions..., mais de l'homme nomade sémitique : vengeance, compétition...

Chez les Gréco-romains

Différentes transcriptions apparaissent chez les auteurs (parfois chez un même auteur) gréco-romains, théologiens chrétiens ou laïques qui ont mentionné ce nom. La majorité le transcrit ιαω (*yaw*). Chez les chrétiens, et par ordre chronologique, citons Dioscorides Pedanius (m. 90), (Clément d'Alexandrie (m. vers 215) : ιαουε (*yawé*), ιαωαι (*yawai*)), Aelius Herdianus (m. 250), (Origène (m. 254) : ιαη (*yaê*))⁸². Eusèbe de Césarée (m. 339), Didyme l'Aveugle (m. 398), Cyrille d'Alexandrie (m. 444), (Théodoret (m. 457) : ιαβε (*yabé*)), Hesychius (V^e siècle), le Codex Marchalianus (VI^e siècle). Antérieurement à eux tous : Diodore de Sicile (I^{er} siècle av. n. è.). Si la version de la majorité s'appuie sur un texte de la Septante⁸³, c'est que celui-ci portait le nom divin à une syllabe (*yaw*, par exemple⁸⁴). Mais ce n'est pas

⁸² Voir Didier Fontaine, *Le nom divin, op. cit.*, 56-57.

⁸³ Il est possible que dans la version initiale de la Septante, comme le soutiennent certains, les traducteurs aient écrit le nom divin en lettres hébraïques et ce dans leur texte qui est en grec. Mais il n'est pas sûr que les fragments trouvés de la Septante qui portent cette leçon, reproduisent le texte initial. En outre, si dans des copies tardives de la Septante, le nom divin a été rendu par le grec *kyrios* « seigneur », cela ne veut pas dire que dans le texte initial c'était la forme hébraïque à deux syllabes ou celle à une syllabe, car *kyrios* peut remplacer l'une comme l'autre.

⁸⁴ Voir *supra*, sur ce que les noms de personnes composés avec le nom divin, sont écrits dans la Septante en une syllabe : *yo* en initiale, et *ya* en finale, et non pas *yeho* et *yah*.

sûr, et il y a eu plus d'un texte de la Septante. Ce qui est certain, c'est la présence chez ces auteurs des deux formes : chez certains à une syllabe, et chez d'autres à deux syllabes, indiquant que plus d'une prononciation de ce nom divin étaient connues chez les Gréco-romains, venant de plus d'une source.

Le nom Yehūdāh Juda

Le nom *Yehūdāh*⁸⁵ est un nom de personne ainsi que nom du lieu (la Judée). Une « distinction » entre le nom de personne et le nom du lieu a octroyé au premier l'ajout d'une /s/ en finale (*Judas*), dans les langues occidentales sous influence grecque. Il se compose du nom divin <yhw> auquel un verbe est attaché qui serait l'hébreu *widāh* (en araméen *yedā*) aux sens de « rendre grâce, confesser, remercier, louer, être reconnaissant, etc. ». De ce verbe, vient en hébreu le nom féminin de la forme *hifil* causative : *tōdāh*, « reconnaissance, gratitude, remerciement », qui s'emploie au sens de l'adverbe « merci ». De la racine araméenne vient l'adverbe *tawdī* au même sens que l'adverbe hébraïque *suscitē*. Du nom *Juda*, vient judéen, « juif » au sens religieux, et le verbe hébreu à la forme *piel* intensive *yihed*, « rendre juif », et, à la forme *hitpael* réfléchie-passive intensive, *hityahed*, « être ou devenir juif ». Le nom de personne *Yehūdāh* figure à la forme hypocoristique dans 1 Chroniques, II, 47 : *Yahday*⁸⁶ (à remarquer ici la première syllabe *yah* et non *yeh*).

⁸⁵ Le lien supposé entre ce nom et le verbe arabe *wahada* (hébreu racine √YHD), « être bas » au sens aussi bien littéral que figuré, du fait, selon cette thèse, que la tribu ainsi nommée était méprisée en raison de ses mélanges avec d'autres, ou que la Judée a reçu ce nom parce qu'elle est un territoire bas, n'est pas, à nos yeux valide. Cette hypothèse est émise, entre autres, par *Encyclopædia Judaica*, Jérusalem, 1971.

⁸⁶ Sur l'hypocoristique, v. notre ouvrage, *De l'araméen à l'arabe*, *op. cit.*, 58.

L'abstraction acquise à Ya-<yhwh>

Au départ, le choix de Ya-<yhwh> par des nomades⁸⁷ se pose contre Baal, dieu des Cananéens sédentaires. Baal, son culte était et est resté lié à la nature, aux saisons et à l'agriculture. Ce n'est pas le culte de Ya-<yhwh>. Ce dieu, s'il est la réplique de Éa, il n'est pas le Baal « dépendant » de la nature et des mouvements de celle-ci. Si Baal « meurt » à l'automne et « ressuscite » au printemps, ce n'est pas le cas de Ya-<yhwh>, « l'immuable ». Il y a, par conséquent, lieu de favoriser une tendance à l'abstraction en matière de nature divine du dieu élu, ce dernier allant jusqu'à devenir à l'origine même des mouvements de la nature, situé qu'il est « au-delà » de celle-ci, et la « transcendant ». Sa « transcendance » s'accroît au fil des siècles avec un penchant croissant dans le judaïsme à le désigner plutôt que par son nom, par des attributs. Bien plus, une tendance croissante liée directement à ce penchant, et dont les prémices apparaissent dès le III^e siècle de n.è., à éviter de prononcer « son nom propre » et de restreindre l'usage de ses attributs, vise à ne plus le limiter au dieu tribal d'Israël, le sortir de ce domaine « étroit », pour lui donner un caractère universel quoiqu'il soit et quoiqu'il demeure « dieu d'Israël ». Il devient désigné par le nom commun de « dieu » sans diminuer de son rang, étant donné qu'il est le seul dieu, (mais avec le « d » majuscule). À ce stade, <yhwh>, dans cette « ascension », assimile ʾĒl au point que les deux noms soient ceux du même dieu. Le verset d'Ex. VI, 3 « Je suis Yahvé. J'ai

⁸⁷ La période postérieure à leur sédentarisation, celle du royaume uni puis divisé, n'a éliminé aucun aspect d'un nomadisme illustré, entre autres, par un tribalisme profond constaté tout au long de la Bible où la primauté de l'« ancêtre » est intacte. Un parallèle est bien connu chez les Arabes des premiers siècles après l'islam comme des périodes antérieures à celui-ci, aussi bien nomades que sédentaires. Entre autres arabisants, André Miquel a insisté sur ce fait notamment en ces termes : la ville « n'est guère qu'une tribu fixée... La ville continue de vivre sur un système de valeurs pris au désert ». Voir *La littérature arabe*, Paris : coll. « Que sais-je », 1969, 19.

apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob en El Shaddaï, mais par mon nom de Yahvé je n'ai pas été connu d'eux », exprime l'effort de cette assimilation. Il révèle aussi que l'ascension de Yahvé et le choix de ce dieu comme dieu national, sont postérieurs à l'époque de l'Exode, et que l'affirmation dans Ex. III, 15 « Yahvé, le dieu de vos pères, dieu d'Abraham, dieu d'Isaac et dieu de Jacob », n'est que tentative de placer artificiellement Yahvé comme dieu unique et comme n'étant qu'un avec ʾĪ/Ēl. En fait, si El Shaddaï était dieu des patriarches susmentionnés, Yahvé ne serait pas leur dieu, inconnu qu'il était d'eux, en dehors de l'assimilation forcée par le rédacteur du texte biblique, entre les deux dieux.

Dans le christianisme, particulièrement le courant de Saint Paul qui a éclipsé les courants « judaïsants », la tendance à l'universalisme est plus accentuée du fait qu'il est, dès le départ, particulièrement universaliste en matière de « dieu ». En effet, le nom commun « dieu » devient nom propre comme il en est de ʾĪ/Ēl à l'origine nom commun devenant d'abord le nom d'un dieu parmi d'autres sous cette même forme puis sous la forme de Allah chez les Arabes avant que sous cette dernière forme ne renvoie au dieu unique dans l'absence d'autres entités dignes d'être divinités. Il faut noter, dans ce dernier cas, qu'à la différence du cas <yhwh>, ʾĪ/Ēl et sa variante tardive « allah », comme le terme « dieu » en français et ses équivalents dans les langues occidentales, n'auraient pas désigné le dieu unique jusqu'à en devenir le « nom propre », s'ils n'avaient pas été noms communs renvoyant au principe divin. Autrement dit, il y a dans ce processus, passage de « dieu » à « le dieu » (ce dernier qui devient « Dieu »). Et, c'est l'assimilation de ʾĪ/Ēl par <yhwh> qui a, dans le judaïsme, octroyé à ce dernier la couronne de dieu unique et universel.

L'hostilité entre Ya-<yhwh> et Baal reflète l'hostilité entre nomades miséreux et sédentaires nantis aux yeux des nomades,

ces derniers envieux des « avantages » des sédentaires. Mais la « victoire » de Ya-<yhwh> sur Baal transfère les potentialités du second vers le premier, comme Allah, à la suite, absorbe toutes les potentialités de tous les dieux, et cesse d'être identifié dans un phénomène quel qu'il soit, qui le « limiterait ». Les conditions imposées par le désert ont permis à Ya-<yhwh> et à la suite à Allah, de devenir absolument transcendantal, pourvu de liberté sans bornes, dominant et imposant à son fidèle de lutter jusqu'à mourir en « martyr » pour lui. Par ailleurs, les conditions du nomadisme entravent l'installation de statues avant de finir par la contester dans le flot d'hostilité à ceux, les sédentaires, qui tiennent à une statue estimée « relier » le fidèle qui l'observe, la vénère et la « médite », à la divinité qu'elle représente.

Ce qui a nourri ce monothéisme et l'a alimenté sont les hostilités et les guerres permanentes auxquelles les fidèles se trouvaient confrontés. Le dieu unique devenait aux yeux des « Sacerdotaux » un principe de plus en plus nourrissant et alimentant le pacte qui unifie les tribus, et nourri et alimenté par celui-ci. Sans ces guerres et ce danger grandissant, le monothéisme de Ya-<yhwh> n'aurait pas survécu si longtemps et jusqu'à devenir de plus en plus universel. L'« égarement » dans l'éloignement vis-à-vis de ce dieu prouve que ses adhérents étaient à l'origine nomades voire égarés eux-mêmes sans le moindre doute, vivant dans l'ardent et grandissant besoin de ne pas se fondre et disparaître, et dont la préférence de ce dieu consiste à échapper à des circonstances soumises à des changements et des bouleversements, à un vieillissement, facteurs qui aboutiraient à des « nouveautés » redoutables.

Il n'y avait pas sauveur de la nationalité juive autre que ce dieu dans les tempêtes qui ont balayé l'existence de la judaïcité. Plus les tempêtes et les dangers s'avéraient ravageurs, plus l'attachement au dieu se consolidait, et c'est ce même

attachement qui a préservé la nationalité et l'identité juives. Les religieux cherchaient à inclure cette nécessité dans des nomades qui, au départ, vénéraient le dieu en question entre autres divinités, mais lui en particulier. C'est *Ya- $\langle yhw \rangle$* , donc, ou la mort, tant est « vital » le besoin de s'accrocher à une nationalité « digne ». De dieu choisi découle un dieu supérieur aux autres dieux, vu le besoin de devenir peuple supérieur ; de dieu choisi et supérieur vient dieu unique puis universel. En d'autres termes, de dieu unique et supérieur choisi par « son peuple » provient peuple unique et supérieur choisi par « son dieu ». D'un dieu tout court à Dieu hébreu unique à Dieu chrétien unique, à Dieu musulman unique, il ne reste que le « même nom : Dieu » ; les caractéristiques qu'il reçoit des fidèles, relèvent du besoin du moment et des circonstances ; ces caractéristiques le changent radicalement dans cette transmigration, soumises qu'elles sont à des différences qui séparent entre groupes et entre périodes. En effet, ces groupes le colorent à certains moments de couleurs vitales pour eux, et qui changent au point d'être parfois contradictoires, sous l'effet des circonstances et des exigences de celles-ci.

Le nom $\langle mrym \rangle$ (Marie)

Le nom $\langle mrym \rangle$, *Maryam*, qui est connu dans la Bible comme étant attribué à la « sœur » de Moïse et de Aaron, avant de devenir le nom de la Mère⁸⁸ du Christ, apparaît dans 1Chroniques, IV, 17

⁸⁸ Dans le Coran, c'est l'unique mention de nom de femme. Toutefois, si la Miryam « sœur » de Moïse, et la Miryam mère du Christ sont bien deux Miryam distinctes et séparées de douze ou treize siècles, le Coran (III, 33-35) en fait une seule, la mère du Christ, en donnant à son père le nom de Imrān (ibid. et LXVI, 12) de la racine arabe $\sqrt{\text{MR}}$ au sens de « prospérité... » et qui rentre dans de nombreux noms propres arabes. Ce nom est l'« arabisation » de l'hébreu Amrām composé de Am , « parent, clan » (du côté du père) et rām , « élevé », qui, d'après la Bible (Nomb. XXVI, 59 ; 1Chr. LII, 29), est le père de Moïse, Aaron et Miryam, (dans Ex. VI, 20 père de Moïse et d'Aaron ; pas de mention de Miryam)

comme le nom d'un homme. Par ailleurs, *Bêt maryam* est le nom d'un lieu au Liban à interpréter par « lieu (*bēt*) de Maryam ». Ici Maryam serait le nom d'un personnage. Ou bien le nom du Seigneur Yam (voir *infra*), comme il y a dans le Canaan Bêt ʾĪ/Ēl. À entendre un lieu ou une localité dédiée au dieu en question et est sous sa « protection », en raison de la présence d'un temple consacré à lui sur place.

Des tentatives ont eu lieu pour expliquer le nom <*mrym*> sans aboutir. Certaines le rattachent à l'Égypte du fait que le nom de son « frère » Moïse⁸⁹ ainsi que ceux d'autres membres de la famille de celui-ci sont égyptiens. Que la « sœur » de Moïse fût fictive ou réelle, que son nom fût Miryam ou un autre, et en dépit du nom égyptien du supposé « son frère », il n'y a aucune trace égyptienne de ce nom.

Je suppose que le nom est composé avec le nom du dieu (ici sous forme de Yam que nous avons traitée), précédé du bilitère MR qui renvoie ainsi que ses dérivés comme le trilitère MR + voyelle, en sémitique (<*mrʾ*> en arabe⁹⁰), à la force et à la supériorité⁹¹. Que cette « sœur » ait existé ou non, nous sommes bel et bien face à un nom de personne en usage, et qui n'était pas exclusivement féminin contrairement à ce qu'il est devenu. Bien que ce nom, ainsi constitué, puisse signifier « puissance de Yam », je penche davantage sur ce que la première partie du nom, de la racine

et non le père de la mère du Christ. Dans Ex. XV, 20 et Coran XIX, 28 Miryam est sœur d'Aaron ; pas de mention de Moïse. Dans Ex. VI, 20, les enfants d'Amram sont Aaron et Moïse ; pas de mention de Miryam.

⁸⁹ Dans Gen. II, 4, Miryam est sœur de Moïse et plus âgée que lui. Dans Ex. VII, 7, Aaron est son frère de trois ans plus âgé que lui.

⁹⁰ Dans le vieil akkadien et dans l'assyrien, le terme *marʾu* (plus *merʾu* dans le vieil akkadien) désigne « le fils, le descendant, le garçon », devenu ultérieurement *māru*.

⁹¹ En sémitique, la racine désigne aussi l'amertume dans tous les sens propres et figurés de ce terme, sémantique qui dérive de l'idée de la force. En relation étroite avec celle-ci, la racine renvoie également à « seigneur » et « homme ». De ce dernier sens, le féminin a été créé par l'ajout du /t/ qui le caractérise.

supposée $\sqrt{\text{MR}}$ soit munie du suffixe de la 1^{ère} personne du singulier /ī/. Ce qui donne « ma force (ou : mon seigneur) est (ou : c'est) Yam », et ce en raison de la fréquence de l'usage de noms théophores composés à la 1^{ère} personne, comme : *°zī Yah*, « ma force est (c'est) Yah », *°ēlī Yah*, « mon dieu est (c'est) Yah », *Abī Yam*, « mon père est (c'est) Yam » etc... Nous trouvons en hébreu *mār* au sens de « seigneur » et araméen *māra* du même sens. C'est pour cette raison que je suppose que le nom se compose de *mārī*, « mon seigneur » et de *Yam* ce qui veut dire « mon seigneur est (c'est) Yam ». Si la vocalisation du nom divin (Yam) est correcte, celle de « mir » est erronée et serait une altération relativement tardive. Comme pour $\langle yhw\dot{h} \rangle$, la prise en compte de la vocalisation de la 1^{ère} syllabe ailleurs que chez les Massorètes, s'impose étant donné que dans toutes les traditions orientales, à toutes les époques, elle est *mar* (maryam) et non *mir*, de même que dans la version grecque de la Septante, rejoignant la forme araméenne et hébraïque correcte, initiale.

L'origine sémitique du nom *Ma/iryam* est soutenue par celle du nom de son père *°Amrām*⁹², mais aussi de sa mère Yo-kébed⁹³ qui veut dire en hébreu « Yahvé est gloire ».

⁹² Voir *supra*, n. 88).

⁹³ Ex. VI, 20, Nomb. XXVI, 59.